

LE PROGRÈS SPIRITE

Rédacteur en Chef
A. LAURENT DE FAGET

« Hors la Charité
point de salut! »

« Naître, mourir,
renaître encore et
progresser sans cesse,
telle est la loi. »

ALLAN KARDEC

« La première chose que je t'enseigne
c'est que tu mettes ton cœur à aimer
Dieu... de sorte qu'il soit honoré par toi,
et que toi et moi nous puissions, après
cette vie mortelle, être ensemble
avec lui. »

ST LOUIS

« Je suis convaincu que ma mère
reviendra me visiter et me donner
des conseils en me révélant ce
qui nous attend dans la vie
future. »

ST AUGUSTIN

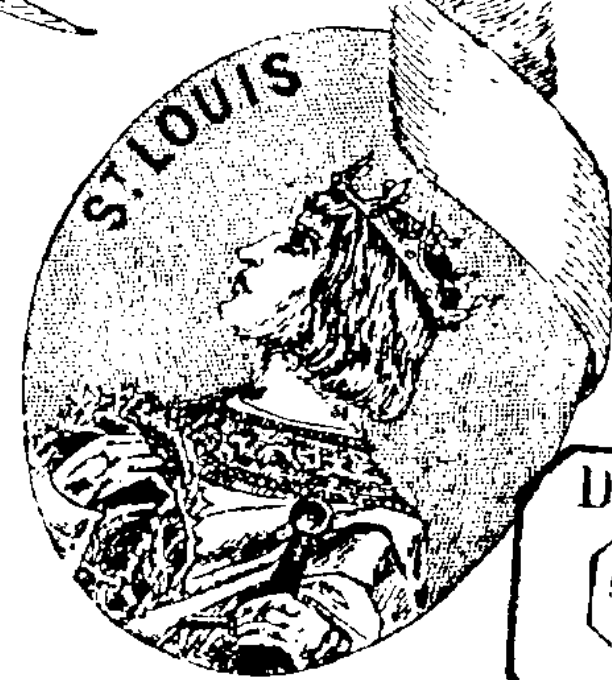
«... Avez donc la foi dans tout ce
qu'elle a de beau et de bon, dans
sa pureté, dans son raisonnement.
N'admettez pas la foi sans con-
trôle, fille aveugle de l'aveu-
glement. Aimez Dieu, mais
sachez pourquoi vous l'aimez;
croyez en ses promesses
mais sachez pourquoi vous
y croyez, suivez nos
conseils mais rendez-vous
compte du but que nous
vous montrons et des
moyens que nous vous
apportons pour l'atteindre.
Croyez et espérez sans
jamais faiblir. »

(L'Evangile selon le Spiritisme
Chapitre XIX page 229)

ST AUGUSTIN



ALLAN KARDEC,



FONDATEUR DE LA

DOCTRINE SPIRITE

DEPÔT LÉGA

N° 9,

1899



SOMMAIRE

A nos lecteurs.
Un nouveau Salan (suite)
Faire le bien sans osten-
tation.
Preuves de la survie
(suite et fin)
Une soirée avec Eusapia
Paladino.
Echos et Nouvelles.

ŒUVRES

POSTHUMES

LA GENÈSE

CIE ET L'ENFER

LE LIVRE DES MEDIUMS

L'ÉVANGILE

LE LIVRE DES ESPRITS

ABONNEMENTS

Paris et Départements

5 fr par an

Etranger 6 fr par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION, 1, Rue Oberkampf, PARIS

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF : A. LAURENT DE FAGET

SECRÉTAIRE : GABRIEL DOLBAU

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

LE PROGRÈS SPIRITE

A SES ABONNÉS ET A SES LECTEURS

1^{er} JANVIER 1899

Les bureaux du « Progrès Spirite » sont ouverts tous les jours, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures, dimanches et fêtes exceptés. Notre Rédacteur en chef y reçoit, les lundi, mercredi et vendredi, de 3 à 6 heures.

Pour éviter tout retard dans la correspondance, les lettres non personnelles doivent être adressées : à l'Administration du *Progrès Spirite*, 1, rue Oberkampf, à Paris.

AVIS

Nous prions nos abonnés de bien vouloir nous adresser le montant de leur réabonnement pour 1899, par mandat-poste au nom de M. LAURENT DE FAGET, Directeur du *Progrès Spirite*, 1, rue Oberkampf, à Paris.

Caisse de secours du « Progrès Spirite ».

Nous avons reçu de :

Un anonyme, au nom de « Mums ».....	3 fr. 55
M. Berruyer, de Linas.....	5 fr. »
Mme M. B., de Paris.....	1 fr. »
Mme Vve Poullain-Bouhon.....	5 fr. »

Nous exprimons notre reconnaissance à nos souscripteurs.

A NOS LECTEURS

Notre journal entre dans sa cinquième année, après des épreuves diverses, que nous avons traversées pleins de confiance en nos guides de l'espace, d'espoir en la destinée et de soumission à la volonté de Dieu.

Aujourd'hui, notre route s'est aplanie, l'horizon sombre s'est éclairci. Il semble que rien, désormais, ne pourra entraver notre marche, grâce au concours de nos fidèles abonnés et au dévouement de la femme de cœur qui s'est vouée, avec nous, à la propagation de la doctrine spirite enseignée par Allan Kardec.

C'est qu'en effet, au-dessus des phénomènes physiques du spiritisme, il faut placer l'enseignement philosophique et moral qui fait de notre doctrine le guide le plus sûr de l'humanité en quête de ses nouvelles et, certainement, meilleures destinées.

Nous ne dédaignons point le fait positif, — scientifique, si l'on veut — car les phénomènes établissant la survie, quoique connus depuis si longtemps, sont encore nécessaires, paraît-il, pour certains esprits rebelles, dit-on, au raisonnement philosophique. Nous avons donc fait une large place au fait dans nos colonnes, soit que nos correspondants nous adressent la relation d'expériences probantes dont ils ont été les témoins, soit que nous traduisions les articles saillants parus sur ces matières dans la presse de tous les pays.

Cependant, comme notre illustre Victorien Sardou le disait encore récemment, toute cette « phénoménalité », même la plus extraordinaire, n'est que « la préface » du spiritisme. Mot profond que ne détruit pas la réplique du spirituel écrivain Jules Claretie : « La préface est quelquefois le meilleur du livre. »

Le vrai spiritisme est un livre dont chaque page reflète une loi du monde des âmes. C'est ce livre qu'il faut lire, et qu'il faut lire tout entier. La préface, c'est le phénomène matériel de l'intervention des Esprits dans l'existence humaine. Le livre, c'est la vie de l'âme elle-même, se déroulant à son plan supérieur, dans toute la beauté de son idéal réalisé. Lisez donc le livre de vie, ô incrédules ! Vous serez remués, charmés, et, finalement, convaincus.

C'est bien là ce que nous a enseigné Allan Kardec. Ce furent aussi les conseils que nous reçûmes des guides protecteurs de notre groupe, et en particulier du fidèle Esprit de « Mums », il y a deux ans, quand notre dévouée sœur « Espérance » voulut bien venir à nous, nous apportant son concours actif et généreux.

Nous avons donc marché dans la voie ouverte par nos guides, sans nous laisser influencer par les avertissements du dehors qui prophétisaient à notre journal les plus lugubres destinées. Nous nous sommes voués à la propagation de l'œuvre d'Allan Kardec parce que c'est elle qui peut le mieux éclairer et consoler ceux qui doutent et qui souffrent. Nous ne saurions avoir de meilleur objectif.

Nous pouvons dire dès aujourd'hui que le succès a récompensé nos efforts. La vente de notre journal chez les libraires et dans les kiosques de Paris, de même que dans les gares de la banlieue et de la province, nous a mis en rapports suivis avec un grand nombre de personnes, d'abord ignorantes du spiritisme, et qui, aujourd'hui, connaissent notre doctrine et mettent en pratique son enseignement. C'est là pour nous une joie profonde, que partagent sûrement nos chers amis de l'espace. Nous n'en désirons pas d'autre, les plus pures satisfactions de l'âme ne pouvant naître que du devoir accompli.

Qu'il nous soit permis d'exprimer ici nos chaleureux remerciements aux publicistes français et étrangers qui nous ont donné confiance en nous-mêmes et en l'œuvre que nous poursuivons, par les manifestations réitérées de leur sympathie. Merci également à tous ceux qui — abonnés ou non à notre journal — nous ont encouragés de leurs vœux. Les liens qui nous unissent à eux sont plus étroits et plus solides que ceux noués et dénoués au hasard des fluctuations matérielles de la vie : ils ont pris naissance dans une communauté de pensées, de sentiments et de convictions qui les rendent inébranlables.

LA RÉDACTION.

UN NOUVEAU SATAN

(Suite) (1)

Pour les spirites, il n'y a point d'enfer, éternel ou transitoire ; il n'y a point de lieu circonscrit pour le châtement des coupables désincarnés.

Voici comment Allan Kardec s'exprime à ce sujet :

« La souffrance étant attachée à l'imperfection, comme la jouissance l'est à la perfection, l'âme porte en elle-même son propre châtement partout où elle se trouve ; il n'est pas besoin pour cela d'un lieu circonscrit. L'enfer est donc partout où il y a des âmes souffrantes, comme le ciel est partout où il y a des âmes heureuses. » (*Le Ciel et l'Enfer selon le Spiritisme*, page 97.)

Comme l'on sent la logique de cette affirmation !

Allan Kardec a, d'ailleurs, soin de nous dire (page 93 du même livre) :

« La doctrine spirite, en ce qui concerne les peines futures, n'est pas plus fondée sur une théorie préconçue que dans ses autres parties ; ce n'est pas un système substitué à un autre système : en toutes choses, elle s'appuie sur des observations, et c'est ce qui fait son autorité. Nul n'a donc imaginé que les âmes, après la mort, devaient se trouver dans telle ou telle situation ; ce sont les êtres mêmes qui ont quitté la terre qui viennent aujourd'hui nous initier aux mystères de la vie future, décrire leur position heureuse ou malheureuse, leurs impressions et leur transformation à la mort du corps ; en un mot, compléter sur ce point l'enseignement du Christ.

« Il ne s'agit point ici de la relation d'un seul Esprit, qui pourrait ne voir les choses qu'à son point de vue, sous un seul aspect, ou être encore dominé par les préjugés terrestres, ni d'une révélation faite à un seul individu, qui pourrait se laisser abuser par les apparences ; ni d'une VISION EXTATIQUE qui prête aux illusions et n'est souvent que le reflet d'une imagination exaltée ; mais il s'agit d'innombrables exemples fournis par toutes les catégories d'Esprits, depuis le haut jusqu'au plus bas de l'échelle, à l'aide d'innombrables intermédiaires disséminés sur tous les points du globe, de telle sorte que la révélation n'est le privilège de PERSONNE, que chacun est à même de voir et d'observer, et que nul n'est obligé de croire sur la foi d'autrui. »

Nous prions notre correspondante de

(1) Voir notre numéro du 20 décembre 1898.

bien se pénétrer de cette idée que ce qu'Allan Kardec enseigne ici lui a été annoncé par une innombrable quantité d'Esprits, au moyen de non moins innombrables médiums disséminés sur tous les points du globe. Dès lors, la doctrine spirite touchant les punitions après la mort, l'impossibilité d'un enfer éternel ou même d'un lieu particulier de supplices temporaires dans l'au-delà, cette doctrine découle de l'observation des faits ; elle est établie sur la concordance parfaite de l'enseignement donné à cet égard par des centaines d'Esprits sur tous les points du globe.

Quand, donc, on se trouve en présence d'une théorie particulière, isolée, émanant d'un seul Esprit, et que cette théorie est en contradiction avec celle généralement accréditée, il est sage de l'examiner de très près et même de s'en défier d'abord. Nous sommes souvent trompés par des Esprits qui se réjouissent des erreurs qu'ils font commettre. Soyons prudents !

Dans le cas qui nous occupe, nous ne nions pas que certains Esprits peuvent se croire condamnés à des peines éternelles et même, peut-être, soumis aux ordres d'un Satan imaginaire. Ces esprits sont encore, pour nous, dans l'état de trouble qui suit la mort et qui, parfois, se prolonge pendant plusieurs années. Mais, au fur et à mesure qu'ils sortent de cet état de trouble, ces Esprits s'éclairent et sourient à la lumière divine que leur voilaient les ténèbres du mal. Ils ne croient plus à l'Enfer et travaillent résolument à leur régénération. Voilà ce que l'expérience nous a de tout temps révélé.

..

Cependant, l'estimable sœur en croyance à laquelle nous répondons, croit, elle, à un Enfer temporaire, qui lui fut révélé par un Esprit, et qui serait gouverné par Satan.

Etudions donc la « zone phosphorescente » qui, d'après la communication reçue par notre correspondante, délimite cet enfer au centre de la Terre.

Je dois dire que je suis un peu gêné pour en parler, car le médium par qui cette communication fut transmise désire que les dictées qu'il obtient d'outre-tombe « soient publiées sans commentaires, de peur d'en affaiblir la portée ».

Dieu me garde de suspecter les intentions de ce médium, que je n'ai pas l'honneur de connaître et que je dois croire de bonne foi. Néanmoins, on conviendra que la recommandation qu'il nous fait transmettre — si elle lui a été inspirée par l'Esprit qui le di-

rige — tendrait à établir que cet Esprit n'est pas sûr de lui et qu'il redoute la discussion.

Cela dit, poursuivons :

« La zone phosphorescente qui fut assignée à Satan, nous dit-on, se trouve située au centre même de la terre, dans le voisinage des « germes » volcaniques. Elle ne peut recevoir la lumière du soleil et n'est éclairée que par des « lueurs phosphorescentes » auxquelles elle doit le nom qu'elle porte, lueurs qui sont « le reflet des flammes des volcans ».

« Cette zone comprend trois parties distinctes : le palais, le lieu de servitude et la forteresse.

« Le palais est le lieu de délices de ce séjour. Là résident le maître et ses ministres. C'est là que les âmes abusées mais non perverses perdent dans une inutilité déplorable le temps précieux qui ne leur avait été donné que pour louer, aimer Dieu et s'unir à lui. L'oubli, la mollesse, l'oisiveté, la volupté, les plaisirs lascifs, l'amour de soi sont en grand honneur dans ce lieu. Le nom même de Dieu y est inconnu et Satan y est adoré servilement. Les plus belles intelligences s'atrophient dans ce séjour et les nobles qualités du cœur s'évanouissent peu à peu pour faire place à une inertie complète. »

Ainsi, les âmes qui, dans la zone phosphorescente, habitent « le palais de délices » sont des âmes abusées, mais non perverses. Si elles ne sont qu'abusées et, néanmoins, soumises au joug de Satan sans avoir rien fait pour le mériter, où est la justice de Dieu ? Et comment la résidence de Satan, l'ange rebelle rejeté du ciel, peut-elle être un « lieu de délices » ? Enfin, comment des âmes non perverses, de « belles intelligences » peuvent-elles passer leur temps dans la mollesse, l'oisiveté, la volupté, les plaisirs lascifs et l'amour de soi ? Comment peuvent-elles allier ces vices aux « nobles qualités du cœur » qu'on leur reconnaît encore ? Et, si le nom même de Dieu leur est inconnu, comment pourront-elles jamais aspirer à leur délivrance en invoquant le secours de la force souveraine du Bien ? Autant de questions, autant de preuves, à notre avis, que le « palais de délices » et même la « zone phosphorescente » n'existent, ne peuvent exister que dans l'imagination de l'Esprit qui les a décrits.

Car enfin, comment s'expliquer, scientifiquement, les « germes volcaniques » qui, nous dit-on, avoisinent la « zone phosphorescente » et les « lueurs » qui, remplaçant pour elle la lumière du soleil, ne seraient autre chose que les « reflets des flammes

des volcans »? N'est-ce pas là de la pure fantasmagorie?

Mais poursuivons notre étude et voyons ce qu'est, dans la zone phosphorescente, le lieu dit *de servitude*.

(A suivre.) A. LAURENT DE FAGET.

FAIRE LE BIEN SANS OSTENTATION

1. Prenez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés, autrement vous n'en recevrez point la récompense de votre Père qui est dans les cieux. — Lors donc que vous donnerez l'aumône, ne faites point sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues pour être honorés des hommes. Je vous dis, en vérité, ils ont reçu leur récompense. — Mais *lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite*; — afin que l'aumône soit dans le secret; et votre Père, qui voit ce qui se passe dans le secret, vous en rendra la récompense. (Saint Matthieu, ch. VI, v. de 1 à 4.)

2. Jésus étant descendu de la montagne, une grande foule de peuple le suivit; et en même temps un lépreux vint à lui et l'adora en lui disant : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Jésus, étendant la main, le toucha et lui dit : « Je le veux, soyez guéri » et à l'instant la lèpre fut guérie. Alors, Jésus lui dit : « *Gardez-vous bien de parler de ceci à personne*; mais allez vous montrer aux prêtres, et offrez le don prescrit par Moïse, afin que cela leur serve de témoignage. » (Saint Matthieu, ch. VIII, v. de 1 à 4.)

3. Faire le bien sans ostentation est un grand mérite; cacher la main qui donne est encore plus méritoire; c'est le signe incontestable d'une grande supériorité morale : car pour voir les choses de plus haut que le vulgaire, il faut faire abstraction de la vie présente et s'identifier avec la vie future; il faut, en un mot, se placer au-dessus de l'humanité pour renoncer à la satisfaction que procure le témoignage des hommes, et attendre l'approbation de Dieu. Celui qui prise le suffrage des hommes plus que celui de Dieu prouve qu'il a plus de foi dans les hommes qu'en Dieu, et que la vie présente est plus pour lui que la vie future, ou même qu'il ne croit pas à la vie future; s'il dit le contraire, il agit comme s'il ne croyait pas à ce qu'il dit.

Combien y en a-t-il qui n'obligent qu'avec l'espoir que l'obligé ira crier le bienfait sur les toits; qui, au grand jour, donneront une grosse somme, et dans l'ombre ne donneraient pas une pièce de monnaie! C'est pourquoi Jésus a dit : « Ceux qui font le bien avec ostentation ont déjà reçu leur récompense. » En effet, celui qui cherche sa glorification sur la terre par le bien qu'il fait s'est déjà payé lui-même; Dieu ne lui doit plus rien; il ne lui reste à recevoir que la punition de son orgueil.

Que la main gauche ne sache pas ce que donne la main droite, est une figure qui caractérise admirablement la bienfaisance modeste; mais s'il y a la modestie réelle, il y a aussi la modestie jouée, le simulacre de la modestie; il y a des gens qui cachent la main qui donne, en ayant soin d'en laisser passer un bout, regardant si quelqu'un ne la leur voit pas cacher. Indigne parodie des maximes du Christ! Si les bienfaiteurs orgueilleux sont dépréciés parmi les hommes, que sera-ce donc auprès de Dieu! Ceux-là aussi ont reçu leur récompense sur la terre. On les a vus; ils sont satisfaits d'avoir été vus : c'est tout ce qu'ils auront.

Quelle sera donc la récompense de celui qui fait peser ses bienfaits sur l'obligé, qui lui impose en quelque sorte des témoignages de reconnaissance, lui fait sentir sa position en exaltant le prix des sacrifices qu'il s'impose pour lui? Oh! pour celui-là, il n'a pas même la récompense terrestre, car il est privé de la douce satisfaction d'entendre bénir son nom, et c'est là un premier châtiement de son orgueil; les larmes qu'il tarit au profit de sa vanité, au lieu de monter au ciel, sont retombées sur le cœur de l'affligé et l'ont ulcéré. Le bien qu'il fait est sans profit pour lui, puisqu'il le reproche, car tout bienfait reproché est une monnaie altérée et sans valeur.

L'obligeance sans ostentation a un double mérite; outre la charité matérielle, c'est la charité morale; elle ménage la susceptibilité de l'obligé; elle lui fait accepter le bienfait sans que son amour-propre en souffre, et en sauvegardant sa dignité d'homme, car tel acceptera un service qui ne recevrait pas l'aumône; or, convertir le service en aumône par la manière dont on le rend, c'est humilier celui qui le reçoit, et il y a toujours orgueil et méchanceté à humilier quelqu'un. La vraie charité, au contraire, est délicate et ingénieuse à dissimuler le bienfait, à éviter jusqu'aux moindres apparences blessantes, car tout froissement moral ajoute à la souffrance qui naît du besoin; elle sait trouver des paroles douces et affables qui mettent l'obligé à son aise en face du bienfaiteur, tandis que la charité orgueilleuse l'écrase. Le sublime de la vraie générosité, c'est lorsque le bienfaiteur, changeant de rôle, trouve le moyen de paraître lui-même l'obligé vis-à-vis de celui à qui il rend service. Voilà ce que veulent dire ces paroles : *Que la main gauche ne sache pas ce que donne la main droite*.

ALLAN KARDEC.

(*L'Evangile selon le Spiritisme*, pages 181 à 184.)

PREUVES DE LA SURVIE

(Suite) (1)

Le deuxième fait se produisit le 31 janvier 1889. Une de mes filles, médium écrivain, devant avoir douze ans le lendemain, rentrait de l'école vers 6 heures du soir. Elle vint à mon bureau, me souhaitant le bonsoir d'un air maussade. Surpris, car elle était au contraire d'un caractère enjoué, je crus tout d'abord qu'elle avait été punie en classe. Elle me répondit que non, mais que c'était sa maîtresse qui lui avait donné à faire un devoir de style très difficile et qu'il fallait en faire au moins trois pages sur un sujet en quelque sorte inabordable, ainsi conçu :

« Faire vite et bien ne vont pas toujours ensemble. »

Tout en lui faisant remarquer qu'elle n'avait nullement besoin d'aller à l'école si elle savait tout ce qu'on devait lui enseigner, je m'aperçus que sa main tremblait, signe précurseur qu'une communication voulait lui être donnée. Je lui remis un crayon et un petit papier et elle écrivit aussitôt : « Ma chère petite fille, ne te désole pas pour ton style, prends une grande feuille de papier, je vais te le faire. »

J'obéis à cet ordre, et, ébloui, je lui donnai du papier grand format.

Effectivement, sa mère lui fit son style, mettant le titre en plus gros caractère et les trois pages furent faites devant moi médianiquement.

L'enfant n'eut qu'à le remettre au net, et le lendemain elle fut la première de sa division, chaudement félicitée par sa maîtresse, pour le style que sa mère défunte lui avait fait.

L'esprit protecteur de sa mère s'était révélé d'une manière bien inattendue, mais en vérité bien sublime.

Hélas ! depuis je revins à Paris et j'eus la douleur de perdre deux de mes chers enfants ; un troisième, la petite médium ci-dessus est allée se fixer à Anvers ; le quatrième habite aussi Paris, mais pas avec moi ; je reste donc seul avec le cinquième. Me voici arrivé au troisième fait, de date toute récente.

Le 26 octobre dernier, jour anniversaire de la mort de ma pauvre femme, j'allai seul à son tombeau, au Père-Lachaise, et quelle ne fut pas ma surprise, en arrivant, de voir attachée à la porte du caveau une couronne

très coquette portant ces mots : « A ma mère. »

Je la mis à l'intérieur, pensant naturellement que ma fille, habitant Paris, n'y avait précédé. Le soir, rentré chez moi, j'évoquai les Esprits avec mon fils, espérant obtenir une communication de ma chère femme.

Je ne fus pas déçu dans mon espoir, car, après quelques instants, mon fils s'endormit, et ma chère femme se communiqua par incarnation.

Je lui fis part de ma visite au cimetière dans la journée, et c'est alors qu'elle me dit que la couronne que j'y avais trouvée avait été mise là par ma fille habitant Anvers, et non par celle de Paris.

Ignorant complètement son retour dans la capitale, je ne voulais pas y croire ; mais l'Esprit reprit : « C'est ta fille d'Anvers qui a porté cette couronne ; dimanche prochain, 30 octobre, celle de Paris ira en porter une également. » Je me le tins pour dit.

Voulant contrôler le fait, je retournai au cimetière le lundi matin à la première heure, et je constatai effectivement qu'une couronne et un bouquet y avaient été portés la veille par ma fille habitant Paris ; la couronne portait aussi ces mots : « A ma mère » et était semblable à celle de l'année précédente.

Tels sont les faits que j'ai tenu à porter à votre connaissance, à celle de vos lecteurs et de mes F. et S. E. C. ; puissent-ils leur être agréables, les confirmer dans leurs croyances, si besoin est, de la survie, de l'amour et de l'attachement de nos chers disparus.

Veuillez agréer, cher Monsieur, mes meilleurs sentiments et l'assurance de mon inaltérable amitié.

L. MÈCHE.

UNE SOIRÉE AVEC EUSAPIA PALADINO

Ayant appris que M. Camille Flammarion faisait venir de Naples Eusapia Paladino, je le suppliai de me donner l'occasion de contempler cette femme extraordinaire. Elle est célèbre dans tout l'univers et considérée comme un des meilleurs médiums que nous possédions présentement. Les singulières facultés qui sont en elles ont été étudiées par des mages, par des physiologistes, par des poètes. Elle a travaillé devant Sully-Prudhomme, Cesare Lombroso, Schiaparelli, Aksakof, le colonel de Rochas, le docteur

(1) Voir notre numéro du 20 décembre 1898.

Papus. Et ces messieurs n'ont pas hésité à certifier la réalité des phénomènes dont elle a été la cause première, ou tout au moins l'instrument. J'avais lu leurs procès-verbaux dont j'ai naguère entretenu les lecteurs du *Temps*. Mais, quoique l'autorité de ces témoignages ne me fût nullement suspecte, je désirais vivement les corroborer par une impression personnelle. J'étais avide de voir, comme ils l'avaient vu, les tables se soulever sous les doigts d'Eusapia, les objets inanimés voler dans l'espace, et de sentir dans mes cheveux la pression fugitive d'une main fluide et peut-être d'apercevoir cette main qu'Eusapia prétend appartenir à son esprit familier John King, le roi des universaux...

L'expérience, cette fois, se présentait dans des conditions très favorables et qui rendaient impossible la supercherie. M. Camille Flammarion n'est pas un rêveur, et, s'il a produit des œuvres d'imagination qui ont rendu son nom populaire, il a écrit des livres sérieux, précis, et qui témoignent d'une raison très ferme et d'un parfait équilibre. Il a reçu la forte culture des sciences positives ; il n'est pas de ces astronomes qui tombent au fond des puits pour s'être trop absorbés dans le rayonnement des étoiles ; ses regards s'abaissent souvent sur la terre. Il est mathématicien, physicien, géologue. Je le savais animé, à l'égard de tout ce qui touche à l'occultisme, de dispositions assez déifiantes. Et ce scepticisme m'était une garantie d'impartialité. J'attendais donc avec impatience l'invitation qu'il m'avait promise. Et je ne cache pas que, lorsque je la reçus, l'autre soir, j'en éprouvai un petit frisson de joie.

A 7 heures précises, je pénétre dans le logis du savant. Quelques personnes qu'il a conviées, comme moi, à partager son dîner, y sont déjà assemblées : une étrangère de haute distinction, Mme de Z..., que passionnent les mystères de l'Inconnaissable, M. de Rochas, un éminent professeur de la Faculté de médecine que je m'abstiendrai, sur sa prière, de désigner plus clairement, et deux ou trois Parisiens spirituels, parmi lesquels M. Victorien Sardou. Eusapia était assise sur le canapé du salon, à côté de Mme Flammarion, qui lui disait, avec sa grâce accoutumée, des choses aimables. Je pus tout à l'aise examiner sa physionomie. Elle a dépassé la quarantaine ; son visage, où la petite vérole a laissé des marques, dut être fort plaisant avant d'être altéré par l'âge et la maladie ; mais si ses joues et son front sont sillonnés de rides, ses yeux ont gardé la vivacité et l'éclat de la jeunesse. L'ex-

pression en est curieuse, tour à tour, et selon les impressions qui s'y reflètent, caressante, énergique, égarée, et, à de certains moments, presque féroce. Quand la sibylle est gaie, elle ne l'est pas à demi, sa jovialité s'épanche en cris, en gestes, en mots bruyants ; et quand elle est triste, elle offre l'apparence du plus sombre désespoir, ses larmes coulent, ses bras se tordent, les coins de sa bouche s'abaissent comme dans les masques antiques où sont figurés les traits des Furies. Elle est démonstrative à la façon des Méridionaux, chez qui l'émotion revêt une forme théâtrale. Elle eût fait une actrice ou une mime incomparable, si la Destinée ne l'eût conduite vers d'autres voies.

Nous nous mettons à table, et tout de suite l'entretien s'établit sur les questions qui nous intéressent. M. Victorien Sardou y déploie son merveilleux talent de causeur. On sait son art de détailler l'anecdote, d'en ménager l'effet et d'en aiguïser la pointe. Mais ce soir, il ne cherche pas à nous éblouir par des inventions de dramaturge. On le devine de bonne foi. Et il l'est, en effet. Le spiritisme ne compte pas dans le monde un adepte plus sincère. Et sa conviction a tous les caractères de la foi ; elle ne s'emporte pas, elle plane ; c'est ce qui montre sa solidité. M. Sardou ne s'irrite pas des objections qui lui sont opposées, il ne les réfute pas, il en sourit :

— Il y a des gens, nous dit-il, avec lesquels il est superflu de discuter. Leur incrédulité est irréductible. Ils se refusent à accepter l'évidence, dès qu'elle est contraire à leur théorie. Vous leur montrez le fait, ils le constatent ; vous consignez leur affirmation, et, le lendemain, ils la renient. La crainte du ridicule annihile chez eux l'amour de la vérité.

L'illustre académicien a passé par cette phase, mais il a trouvé son chemin de Damas. L'histoire de sa conversion est des plus étranges. Il était étudiant et composait des tragédies qu'il destinait au second Théâtre-Français ; il habitait, au Quartier latin, une mansarde d'où le luxe était banni. Un lit, un bureau, deux chaises et une épiphanie en formaient l'ameublement. Ce piano était cher à M. Sardou, car il lui venait d'une sœur qu'il avait perdue ; pourtant il le traitait sans beaucoup d'égards ; il en avait fait sa bibliothèque et son vestiaire. Des habits, des brochures, des paquets de journaux y sommeillaient ; et jamais aucune main n'en faisait vibrer les cordes rouillées. Un soir, l'écrivain travaillait paisiblement, s'occupant de châtier le vice et de récompenser la vertu, au cinquième acte d'un mélodrame,

lorsqu'il entendit des sons grêles et plaintifs retentir derrière lui. Il se retourna. Personne n'était dans la chambre. Et, cependant, le piano résonnait comme si des doigts l'eussent frôlé. Il considéra attentivement le clavier resté ouvert, et il constata que les touches s'abaissaient en cadence. Il s'en approcha. La mince couche de poussière qui les recouvrait n'avait été altérée par aucun contact. L'air s'acheva — un vieil air d'Haydn ou de Rameau — et l'instrument redevint muet. Victorien Sardou se pinça jusqu'au sang pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'une hallucination. Puis il se coucha, se perdant en conjectures au sujet de ce miracle. Sa nuit fut très agitée. Dès l'aube, il courait chez un de ses amis qu'il savait être versé dans les pratiques de sorcellerie.

— Parbleu, lui déclara celui-ci, vous êtes médium et vous ne soupçonnez pas votre puissance. Vous êtes un médium qui s'ignore. Il y a nombre d'individus dans votre cas.

Cette révélation n'était point pour déplaire à M. Sardou. Il en vérifia l'exactitude. Il accomplit comme en se jouant quelques-uns des phénomènes par lesquels le légendaire Hume, à la même époque, étonnait la cour des Tuileries. Il fit tourner des guéridons, il réalisa des apports, il évoqua des fantômes; il reçut des communications graphiques stupéfiantes; il traça avec une rapidité et une netteté inconcevables des dessins directement inspirés par l'au-delà. Quand un événement important devait se produire, il en était secrètement averti. Un jour, la table, interrogée, lui dicta ces mots :

Demain ! Attendez !

Le lendemain, il achevait de marier ensemble Edgard et Léontine dans un vaudeville en cours d'exécution, quand un bouquet fut doucement déposé auprès de lui, entre son buvard et son encrier. C'étaient des roses fraîchement cueillies et dont les tiges étaient cassées comme si elles eussent été arrachées d'un jardin; elles n'arrivaient pas de chez la fleuriste : elles formaient une gerbe naturelle et assemblée sans art. Sardou supposa d'abord qu'elles avaient pu lui être jetées par la fenêtre, mais elle était close. Et d'ailleurs, elles étaient tombées en suivant une ligne perpendiculaire et qui allait directement rejoindre la rosace du plafond. On assure que ces passages de fleurs à travers les corps opaques sont très fréquents dans les provinces de l'Inde où s'exerce la subtilité des fakirs.

— Voilà, conclut M. Sardou, deux de mes aventures choisies parmi cent autres aussi surprenantes.

M. Sardou est tout amusé de nos mines effarées. Et je crois discerner à ce moment dans ses yeux une lueur de malignité. Et je m'avise que la tête de M. Sardou ressemble beaucoup à cette tête de Voltaire, sculptée par Houdon, et qui symbolise, avec une clarté si lumineuse, l'ironie française...

Tandis que l'auteur des *Pattes de mouche* nous tient sous le charme de son récit, j'observe Eusapia Paladino. Elle est comme nous, attentive, et plus que nous peut-être, car il se mêle à sa curiosité une inquiétude professionnelle. Elle boit les paroles du narrateur, et des mouvements lui échappent qui signifient (excusez cette vulgaire interprétation) : « Cet homme croit m'épater ! Il n'est pas plus malin que moi ! » Je profite d'une minute de silence pour l'interroger. Je voudrais apprendre d'elle les particularités de son début et comment la « vocation » lui est venue. Elle n'hésite pas à se rendre à mes instances. Et elle entame, avec feu, la copieuse relation de son odyssée. Son langage n'est pas aisément compréhensible pour quiconque n'est pas familiarisé avec l'italien. Mais les mots que l'on ne saisit pas, on les devine, tant sont éloquents les yeux d'Eusapia, tant sa pantomime est expressive. Elle ne retrace pas son histoire, elle la vit. Elle se lève, se rassied, rugit, soupire, implore, foudroie et jette parmi ses phrases cet appel qui revient sans cesse : « Vous ? compris ? » Elle s'assure ainsi que son interlocuteur a pénétré sa pensée. Voici ce que j'ai pu démêler dans son récit, ou, du moins, ce que j'en ai retenu...

(A suivre.)

ADOLPHE BRISSON.

(*Le Temps* du 17 décembre 1898.)

ÉCHOS ET NOUVELLES

FANTOMES ET ESPRITS DANS UNE MAISON ITALIENNE.

A NEW-YORK.

Nous recevons du *Bollettino della Sera*, journal politique quotidien de New-York, du 23-24 septembre, ce qui suit :

Nous en sommes à l'histoire habituelle des fantômes et des Esprits. Cette fois, ceux-ci sont allés s'arrêter dans une maison habitée par des Italiens à W. Orange, N.-Y., dans White Street.

La maison est ancienne et grande, et l'année passée, la veille de Noël, un certain Corbo, en ce moment aux galères, y assassina Pierre Cristiano. L'appartement où se passa le fait est au second étage et est habité actuellement par la famille de François.

Petro, composée de lui, de sa femme et de huit filles, dont la plus grande est Maria, âgée de quatorze ans. Il y a quelques jours, cette dernière montait l'escalier, quand elle entendit, dans la partie du bois tout près d'elle, deux forts coups. Epouvantée, la fillette se mit à crier, et à ses cris tous les siens accoururent avec différents amis, et il fut noté que chaque fois qu'on montait l'escalier, à peine sur la première marche, les deux coups se répétaient. Cela arrivait quelquefois quand la personne atteignait la dernière marche. Petro, croyant que quelque un s'amusait à faire peur aux gens, visita la maison, mais sans résultat, et bien vite on se dit que l'Esprit du mort Cristiano voulait communiquer avec les vivants. Le bruit s'étant fait entendre dernièrement encore de jour, on appela le révérend Père d'Aquila, recteur de l'église italienne de Saint-Michel, pour exorciser la maison, mais cela ne fut pas suffisant. La chose était désormais tellement notoire qu'un *reporter* de l'*Associated Press* se rendit sur le lieu, et personnellement eut à constater la véracité de tout ce qui lui avait été dit au sujet des bruits surnaturels.

Le frère de la victime, Samuel Cristiano, tenant un *salon de société* dans le voisinage, se rendit hier, seul, dans la chambre où le crime fut commis, et, s'agenouillant, pria que si ces bruits étaient causés par l'Esprit de son frère, celui-ci se matérialisât et lui dit ce qu'il voulait. Presque en réponse à sa prière, trois forts coups, secs et distincts, se firent entendre à l'endroit même où il avait posé ses genoux.

Dans l'église de Saint-Michel et en d'autres, on fera célébrer de nombreuses messes pour le repos de l'âme du pauvre défunt.

Les adeptes de la science spirite ont l'intention, de leur côté, de faire des expériences qui pourraient avoir une immense valeur scientifique si elles réussissaient. Celui qui écrit a eu l'occasion d'assister à une séance spirite, quoiqu'il y allât incrédule, mais il en revint convaincu que si tout ce dont se vantent les spirites n'est pas réel, il est un fait, en somme, que la possibilité de la matérialisation de l'Esprit *existe*, et qu'étant données certaines conditions spéciales, il est possible de communiquer avec les personnes défuntes, ou mieux, avec leur Esprit.

(Traduit du *Vessillo spiritista*.)

ENFANTS SAUVÉS PAR L'ESPRIT DE LEUR MÈRE MORTE.

A propos du second volume de *Spurgeon's Biography*, récemment publié, *The Age* dit : Il y a une histoire donnée par Mme Spur-

geon, sur le témoignage de M. Ruskin, laquelle, s'il n'était pas trop tard pour la vérifier, « pourrait, écrit M. W. P. James dans la *Saint-James Gazette*, mériter l'attention de la Société de recherches psychiques ». Un veuf était en négociation pour acheter une ancienne ferme à la campagne, en vue de la santé de ses enfants. Un jour, il les emmena la visiter et les jeunes gens s'en allèrent l'inspecter. Après avoir pris leurs ébats à travers les terres, et examiné la maison, l'un d'eux suggéra que le souterrain mentionné n'avait pas été exploré. Aussitôt la bande joyeuse s'en alla en désordre à la recherche d'une issue au-dessous, trouva une porte devant un escalier obscur, et descendait précipitamment lorsque à moitié chemin ils s'arrêtèrent en tressaillant de surprise, car, debout, en bas des marches, *ils virent leur mère*, les bras étendus, les renvoyant d'un geste affectueux, et leur interdisant silencieusement de passer. Avec un cri mêlé de crainte et de joie, ils s'en retournèrent et s'enfuirent en hâte vers leur père, *lui disant qu'ils avaient vu « mère »*. Le père, étonné, comprit que quelque chose d'extraordinaire était arrivé. Des recherches furent faites, et au pied de cet étroit et sombre escalier, ils trouvèrent un puits profond et à découvert, entièrement sans défense. Mme Spurgeon, dit Ruskin, relata l'aventure avec une tendresse et une force passionnées — que sa plume ne peut retracer — comme une preuve de la préservation directe et divine d'une horrible mort. »

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL DE LA DERNIÈRE RÉUNION DU « GROUPE D'INITIATION » A PARIS.

Dès l'ouverture de la séance, le F. Sanroches dit qu'il a été témoin d'une apparition dans les conditions suivantes :

« Profondément endormi, il rêvait qu'il était couché dans une chambre voisine de celle où il entendait parler sa femme et sa mère. Cette dernière ayant manifesté l'intention d'allumer une bougie, il s'y refusa et, en se récriant, il se réveilla en sursaut. Grande fut sa surprise de voir, à la lueur d'une veilleuse, une femme qui se tenait immobile à quelques pas de son lit. Pris de l'idée qu'il avait affaire à un malfaiteur, il se leva précipitamment, mais, aussitôt les pieds à terre, il reconnut sa mère — désincarnée depuis cinq ans — qui se retira en marchant à reculons et disparut. »

Confirmation de cette matérialisation a été faite par l'Esprit du frère du médium et par la typtologie, en présence des membres du Groupe d'Initiation, dans la séance de ce jour.